

**Le Gaucher aurait-il dû rester en Angleterre? Tentation  
et déni de l'étranger dans le Skaz du Gaucher bigle de  
Tula et de la puce d'acier de N. S. Leskov**

Catherine Géry

► **To cite this version:**

Catherine Géry. Le Gaucher aurait-il dû rester en Angleterre? Tentation et déni de l'étranger dans le Skaz du Gaucher bigle de Tula et de la puce d'acier de N. S. Leskov. Serge Rolet. La Russie et les modèles étrangers, Editions du Conseil Scientifique de l'Université Lille 3, 2010. <hal-01276478>

**HAL Id: hal-01276478**

**<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01276478>**

Submitted on 19 Feb 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Le Gaucher aurait-il dû rester en Angleterre ?**

### **Tentation et déni de l'étranger dans le *Skaz du Gaucher bigle de Tula et de la puce d'acier* de N. S. Leskov**

**Catherine GÉRY (INALCO)**

Lorsque le conte oral du *Gaucher bigle de Tula et de la puce d'acier* (сказ о тульском косом левше и о стальной блохе) a été publié à l'automne 1881 dans la revue *Rus'* du très slavophile Ivan Aksakov, il a suscité des réactions pour le moins contrastées, pour ne pas dire contradictoires : les uns ont voulu voir une exaltation du peuple russe dans ce petit récit qui nous conte comment un armurier russe, gaucher et bigle de surcroît, en remontre à la nation la plus civilisée du monde occidental en ferrant la puce « minuscopique » (мелкоскопическая блоха) forgée par des artisans anglais ; les autres ont interprété à l'inverse le même petit récit qui nous conte l'exploit imbécile et inutile d'un armurier russe, gaucher et bigle de surcroît, qui en ferrant la puce minuscopique des Anglais, altère définitivement l'ingénieux mécanisme qui permettait à l'automate de se mouvoir. A travers les péripéties d'une histoire qui mènera notre héros de Tula à Londres et le fera passer d'une gloire éphémère à une mort ignominieuse, on peut lire en filigrane quelques-uns des paradoxes qui sont à l'origine de cette construction mentale appelée « la Russie et l'Europe » : fascination du monde russe pour les merveilles technologiques de l'Occident (dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont les célèbres mécaniques anglaises, dont l'Angleterre faisait d'ailleurs une publicité effrénée au cours des années 10 et 20) ; désir d'imiter et de surpasser le savoir-faire européen par les seules forces d'une nature russe en voie de mythification : au cours des mêmes années 10 et 20, on trouve en Russie une abondance de textes consacrés à des « génies du village » méconnus, des самородки en lesquels je serais tentée de reconnaître des ancêtres du Gaucher de Leskov. Cette généalogie est, on va le voir, tout aussi convaincante que celle qu'on lui attribue habituellement, à savoir les fameux armuriers de Toula Alexeï Sournine et Iakov Leontiev, qui furent envoyés en Angleterre en 1785 sur ordre de Potemkine afin de se perfectionner dans le domaine des techniques européennes. L'un, devenu alcoolique, ne revint jamais en Russie, mais le second rentra à Toula, et l'on peut penser qu'il s'est trouvé à l'origine d'un grand nombre de récits oraux sur les prodigieuses mécaniques anglaises dont

Leskov a pu s'inspirer pour élaborer son *skaz*<sup>1</sup>. Mais si cette hypothèse n'a jamais été confirmée, il est en revanche peu probable que Leskov soit passé à côté des *Lettres d'un officier russe* de Fedor Glinka, rédigées au moment de la campagne de 1812-1815, et où ce dernier décrit toute une série de «механики-самоучки» capables de véritables prouesses techniques : par exemple l'horloger-chimiste-astronome et théologien Térenti Voloskov qui avait mis au point une fabuleuse « horloge astronomique »<sup>2</sup> ; où encore l'inventeur d'une voiture sans chevaux pouvant propulser trois passagers « à l'aide d'un ressort caché » (sans qu'on comprenne très bien qui actionne le ressort)<sup>3</sup>. L'auteur astucieux de cette mécanique farfelue et improbable mourut dans la misère, oublié de tous (et surtout de l'historiographie officielle), ce qui n'est pas sans annoncer le destin tragique de notre Gaucher. Qu'on pense à la plainte qui s'échappe du *skaz* de Leskov : la Russie, toute prompte qu'elle est à s'émerveiller devant l'Occident, n'accorde aucune espèce d'importance au talent des meilleurs de ses fils. Dans le même ordre d'idées, on peut mentionner chez Nikolaï Béstoujev une ode au génie mécanique russe avec cet article aux accents patriotiques et revanchards paru dans la revue *Le fils de la patrie* en 1820 : Béstoujev raconte comment les colonnes de Saint-Isaac, extraites d'une carrière en Finlande, ont été amenées à Pétersbourg par voie de mer. Il s'extasie sur les trésors d'ingéniosité que les ouvriers russes déployèrent à cette occasion et conclut en ces termes : « ...nous, les Russes, avons dépassé les étrangers d'une bonne tête ; aussi, nous ne devons plus les contempler servilement ».<sup>4</sup>

Leskov a donc situé une grande partie de son récit à l'époque de la Russie triomphante, celle d'Alexandre 1<sup>er</sup> et de Koutouzov, mais aussi celle de Glinka et de Béstoujev, usant des mêmes mythes que ces derniers. Alors pourquoi le *Conte du Gaucher...* a-t-il laissé à certains de ses lecteurs une impression de douloureuse défaite ? Je me propose d'étudier ici les stratégies narratives et linguistiques qui ont rendu possible cette double lecture : glorification des vertus traditionnelles du peuple russe d'une part, rabaissement de ce même peuple face au miroir de la modernité tendu par l'étranger occidental d'autre part ; et sans doute n'est-ce pas

<sup>1</sup> Voir à ce sujet Vadim Ašurkov, « Istoričeskij proobraz tul'skogo levši », in *Voprosy istorii*, 5, M., 1977, p. 216-219 et Hugh Mc Lean, « À gauche toute ! », in *Nikolaï Leskov, Dossier H* établi par Catherine Géry, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2006, p. 270-282.

<sup>2</sup> Très récemment, une gazette de Tver' rendait un hommage appuyé à cet horloger mythique, immortalisé par Glinka : « Вчера жители Ржева отпраздновали необычный юбилей – 275-летие своего знаменитого земляка Терентия Волоскова... », in *Tverskaja žizn'*, 20 septembre 2007.

<sup>3</sup> Fedor Glinka, *Pis'ma k drugu*, M., 1990, p. 56-68. Glinka voit dans l'activité de ces obscurs inventeurs une illustration de la célèbre formule de Buffon : « Le génie n'est qu'une plus grande aptitude à la patience ». Et c'est bien de patience qu'il s'agit aussi chez le Gaucher de Leskov (ferrer une puce microscopique).

<sup>4</sup> À ce propos, on oublie d'ailleurs un peu trop facilement que le ferrage de la puce chez Leskov est également une entreprise collective, le Gaucher n'étant que le représentant emblématique d'une communauté d'ouvriers.

un hasard si Leskov a choisi l'Angleterre, l'autre grand vainqueur de 1815, pour servir de réflecteur à son tableau d'une Russie à la fois victorieuse et complexée.

Pour répondre à la question qui a pendant longtemps agité le petit monde des exégètes de Leskov (*le Gaucher* exalte-t-il ou rabaisse-t-il le peuple russe ?), on pourrait sacrifier à la fastidieuse énumération des indices qui permettraient à la balance de pencher dans l'un ou l'autre sens<sup>5</sup>. Mais sans doute est-il plus juste d'interpréter le *skaz* de Leskov comme un récit *compensatoire* (un pays dont la grandeur est en déclin cherche une consolation dans son passé mythifié), ce qui permet de maintenir dans le texte l'une et l'autre dimensions du binôme idéologique glorification / humiliation, mais à des niveaux narratifs différents. Car *le Gaucher* se fonde sur une triple temporalité : l'histoire racontée débute avec le glorieux Congrès de Vienne et se poursuit sous le règne de Nicolas, à un moment où l'Empire est à l'apogée de sa puissance ; le conteur est quant à lui contemporain du traumatisme provoqué par la guerre de Crimée, que les Russes, affirme Leskov, ont perdue pour ne pas avoir su prêter l'oreille aux conseils stratégiques du malheureux Gaucher (surtout ne pas nettoyer les fusils avec de la brique pilée) ; l'élaboration du texte, et donc sa réception, s'inscrivent enfin dans le contexte historique du terrorisme qui règne en Russie au début des années 80 et de la réaction gouvernementale qui l'accompagne. Cette triple temporalité est encore compliquée par un double discours : celui d'un auteur et celui d'un narrateur qui semblent ne pas partager le même point de vue sur les événements relatés. Ceci permet à Leskov de mettre en place tout un jeu de reflets autour des représentations que les Russes se sont faites d'eux-mêmes et de l'étranger européen pendant près d'un siècle, du triomphe de 1815 à la funeste année 1881, en passant par la débâcle de 1855.

Avec *le Gaucher*, on a donc affaire à un texte qui modélise un type de rapport émotionnel complexe entretenu avec l'Occident, rapport émotionnel fait d'embarras, d'humiliation, de sentiment d'infériorité, de frustration et de désir d'imitation, mais aussi de mépris et d'exaspération. Le titre même peut (et doit) être interprété dans cette perspective : en accord avec les règles du conte auquel ressortit en partie le récit de Leskov, la Russie tout entière est symbolisée... par un gaucher. Ce n'est pas la première fois que le pays s'identifie, sur le mode folklorique, à un personnage dont le sobriquet draine une sémantique négative : c'était déjà le cas avec Ivan-le-sot (Иванушка-дурачок), Potanka-le-boiteux (Потанька хроменький) ou Vassioutka-le-court (Васютка коротенький), figures légendaires du

---

<sup>5</sup> Et histoire de brouiller un peu plus les pistes, Leskov affirmait lui-même : « Не могу принять без возражения укору за желание принизить русский народ или польстить ему. Ни того, ни другого не было в моих намерениях... ».

folklore russe<sup>6</sup>. Mais en privant son personnage du minimum d'individualité que confère un prénom, Leskov pousse la symbolisation à son degré ultime : le héros qui tient tête à toute l'Angleterre n'est pas un certain Иванушка-левша, il reste anonyme et n'a d'autre nom que celui, générique, que lui a conféré la légende.

Dans un petit article très brillant intitulé «Le Gaucher de Leskov : un problème national» («Лесковский левша как национальная проблема»)<sup>7</sup>, Alexandre Pantchenko a inventorié les diverses connotations du terme левша ; il a entre autres souligné tout ce que le fait de tenir son outil de travail de la main gauche, et surtout de se signer de la main gauche pouvait avoir de choquant dans le monde orthodoxe traditionnel, la sénestre étant, selon le dictionnaire de Vladimir Dahl, «la main non baptisée». Dans la Bible, les troupes des Benjamites (les ennemis de Dieu) « ne se servent pas de la main droite »<sup>8</sup>. On sait également que les justes avancent à main droite vers la félicité éternelle, quand les pécheurs qui ne se sont pas repentis vont à main gauche en direction d'éternels tourments. Dans les formules magiques, les tortus, les bigles et les gauchers sont au nombre de ceux dont il faut avoir peur, à côté des femmes en cheveux. Le sylvain (леший) porte la raie à gauche et son cafetan est parfois boutonné de droite à gauche...<sup>9</sup> À la fois issu d'une vieille lignée de prêtrise et fin connaisseur des pratiques et superstitions populaires, autrement dit s'étant allaité aux deux mamelles de la spécificité russe au XIX<sup>e</sup> siècle, le peuple et l'orthodoxie, Leskov ne pouvait méconnaître toutes les implications du « gauchisme » de son héros.

L'ambivalence est cependant toujours maintenue ; le gaucher est un symbole en soi négatif, mais dans le contexte de son utilisation par Leskov, les valeurs du symbole s'inversent : il nous est tout de même dit qu'un gaucher russe peut se montrer plus adroit et plus subtil qu'un droitier anglais... Notons au passage que l'histoire de la Russie connaîtra un autre cas curieux d'ouvrier de choc qui tient son outil de la main gauche : il s'agit de l'ouvrier soviétique dans la célébrissime statue « Рабочий и колхозница » de Véra Moukhina<sup>10</sup>.

Si le Gaucher avait endossé le rôle d'un « fol-en-Christ » (юродивый), ce qui n'est pas le cas, cette inversion aurait reçu sa pleine justification : dans la mythologie de « l'anti-

<sup>6</sup> Cette parenté a été indiquée par Aleksandr Gorelov dans son ouvrage *Leskov i narodnaja kul'tura*, L., 1988.

<sup>7</sup> Aleksandr Pančenko, *O russkoj istorii i kul'ture*, SPb., 2000, p. 396-399.

<sup>8</sup> Juges, 20 : 16.

<sup>9</sup> Exemples cités par Aleksandr Pančenko, *Op. cit.*, p. 397-398.

<sup>10</sup> Nous reproduisons en illustration cet amusant dialogue : « Молотов и Ворошилов остановились, не дойдя полусотни шагов до статуи. – Ну, как? – спросил Вячеслав Михайлович. – На свежий взгляд? Ворошилов смотрел, запрокинув голову. – Что молчишь? – обеспокоился Молотов. – Неужели не нравится? Нравится-то нравится... Так что же? – Первый раз вижу, чтобы рабочий держал молот в левой руке. Председатель Совнаркома вдруг оживился, стекла его пенсне засверкали: – А может быть, он – левша? Ты Лескова читал? – Я не то что Лескова – даже Бабеля читал... – проворчал Климент Ефремович. » А. Rekemčuk, « Izvajanie », in *Djadja Vanja, Lit. al'manah*, 2, 1992, p. 355.

monde » (антимир) et des « anti-conduites » (антиповедения) dont l'étude était fort à la mode au tournant du siècle dernier<sup>11</sup>, la main gauche est la main habile. Mais loin de satisfaire à l'esthétique du grotesque carnavalesque, le Gaucher est, sous ses dehors peu attrayants et son comportement parfois suspect, un de ces « justes » leskoviens sans lequel, selon le proverbe, il n'est de village qui tienne (не стоит село без праведника)<sup>12</sup>. Pantchenko relève d'ailleurs dans la « légende dorée » orthodoxe (celle des Prologues, la variante russe de Ménologes grecs<sup>13</sup>) quelques connotations religieuses positives liées à l'utilisation de la main gauche. Il remarque aussi fort justement que la conduite du Gaucher n'apparaît comme « diabolique » que lorsqu'il se trouve en Angleterre, c'est-à-dire sur un territoire étranger dont les ressortissants n'ont de cesse de le séduire pour qu'il abandonne sa patrie.

Afin d'enfoncer encore un peu plus le clou de la contradiction, notre juste héroïque ne se contente pas d'être gaucher, il est également laid et bigle (« un gaucher bigle qui avait une tache de vin sur la joue gauche et le poil rare », nous dit le texte). « Косой » comme substantif désigne non seulement le lièvre (заяц) dans la langue populaire, mais aussi l'ennemi, le diable (враг, дьявол) ; le dictionnaire de Dahl dit également : « косогорить – строить козни ». L'expression « косой левша » suscite d'ailleurs en russe toute une série d'associations négatives, selon les lois chères à Leskov de l'étymologie populaire : le héros du récit est forgeron de son état, forgeur, maréchal-ferrant (кузнец, коваль, ковач) : dans la langue et les consciences populaires, il est relié aux manigances (козни) et à la perfidie (коварство).

On aborde ici une dimension primordiale du *skaz* de Leskov qui est sa dimension linguistique. Dans *le Gaucher*, l'inscription des modèles occidentaux n'est pas tant repérable au niveau de la thématique que de la poétique, et ces modèles font plus spécifiquement l'objet d'un jeu linguistique permanent. L'étymologie populaire, ce procédé qui consiste, pour un locuteur à demi lettré, à russifier un terme d'origine étrangère ou savante (slavonne), est le support d'une véritable vision du monde (*Weltanschauung*, мировоззрение pour le calque russe) : chaque néologisme issu de l'étymologie populaire s'élargit en effet jusqu'à créer une figure, un trope, qui lui-même est un embryon ou une esquisse de fiction<sup>14</sup>, la monade d'un

<sup>11</sup> Voir à ce sujet Dmitrij Lihačev, *Smeh kak mirovozzrenie*, SPb., 1997, p. 342-403 et Sergej Jurkov, *Pod znakom groteska : antipovedenie v russkoj kul'ture*, SPb., 2003.

<sup>12</sup> L'origine de ce proverbe est bien sûr biblique (voir la Genèse).

<sup>13</sup> Leskov a puisé maints motifs dans les Prologues au cours de sa carrière littéraire : cf. Aleksandr Gorelov, « Les légendes « byzantines » de Leskov », in *Nikolai Leskov, Dossier H, op. cit.*, p. 132-139.

<sup>14</sup> On se souvient que pour Gérard Genette, la fiction est un mode élargi, renforcé ou aggravé de la figure. Gérard Genette, *Figures I*, Seuil, Paris, 1965 ; *Figures II*, Seuil, Paris, 1967 ; *Figures III*, Seuil, Paris, 1972.

récit ou d'une narration. Dans le contexte du *Gaucher*, ce récit est celui d'une tentative de définition de soi et de l'autre.

On connaît la célèbre caractérisation bakhtinienne du *skaz* par le *чужое слово*. Dans ce texte à double voix qu'est *le Gaucher* de Leskov, c'est à la fois le discours d'autrui et le discours sur l'autre qui se prennent pour objet dans une relation réflexive. On peut d'ailleurs s'amuser à classer les créations verbales du *Gaucher* en deux catégories : celles qui relèvent du « наш » et celles qui relèvent du « не наш »<sup>15</sup>. Appartiennent au « наш » les concepts et objets renvoyant à l'orthodoxie (гроботочивые главы и мощи, икатенья, правотцы) ou aux pratiques populaires (морской водоглаз, полусонник). Ici, ce n'est pas un terme étranger qui est à la base de la transformation linguistique, mais un slavonisme ou un mot populaire. L'ensemble de ces créations verbales circonscrit un univers de valeurs immuables et signe l'appartenance de la Russie traditionnelle à ce que Lévi-Strauss appelait les « sociétés froides », ces sociétés qui semblent échapper à l'évolution historique et sont à elles-mêmes leur propre mémoire, leur propre récit et leurs propres traces.

L'Occident (не наш) est quant à lui une société « chaude » fortement identifiée par ses merveilles technologiques groupées sous l'appellation générique de « чужестранность » ; cet Occident est ainsi riche en мелкоскопы, буреметры, нимфозории et autres золотые часы с трепетиром ; l'Occident se distingue aussi par ses connaissances scientifiques (долбица умножения), son patrimoine artistique enraciné dans l'Antiquité (аболон полведерский, египетская пирамида), ses codes sociaux (грандеву), ses habitudes culinaires (горячий студинг в огне), ses usages vestimentaires (непромокабель, щиглеты, тужурный жилет).

Face à cet Occident mirifique qui fascine l'Empereur Alexandre mais provoque chez l'Ataman Platov un mépris ostensible, le Gaucher (et avec lui le conteur) endosse le rôle de l'idiot. C'est ce que nous prouve un dialogue édifiant entre le Gaucher russe et les dignitaires anglais, où l'on se situe bien au-delà des naïves manifestations d'un patriotisme borné, comme on pourrait le croire de prime abord. Quand les Anglais proposent au Gaucher de rester en Angleterre, où ils lui « donneront une instruction solide » et feront de lui « un artisan étonnant », ce qui implique bien sûr d'adopter les lois et les mœurs anglaises, notre héros répond : « Ce n'est pas possible, (...) parce que notre foi russe est la plus juste, et comme croyaient les justes doit croire toute la descendance ». Aux Anglais se montrant curieux de savoir en quoi la foi orthodoxe est supérieure à la leur, le Gaucher affirme que « nos livres

---

<sup>15</sup> L'on constate alors que Leskov nous propose une variante cocasse de la notion bourdieusienne d'*habitus*.

sont plus épais que les vôtres, et donc, notre foi plus complète ; nous possédons les icôneries divines et les crânes et reliques d'outre-tombe, et vous n'avez rien de tout ça »<sup>16</sup> :

А англичане сказывают ему:

— Оставайтесь у нас, мы вам большую образованность передадим, и из вас удивительный мастер выйдет.

Но на это левша не согласился.

— У меня, — говорит, — дома родители есть.

Англичане назвались, чтобы его родителям деньги посылать, но левша не взял.

— Мы, — говорит, — к своей родине привержены, и тятенька мой уже старичок, а родительница — старушка и привыкши в свой приход в церковь ходить, да и мне тут в одиночестве очень скучно будет, потому что я еще в холостом звании.

— Вы, — говорят, — обвыкнете, наш закон примете, и мы вас женим.

— Этого, — ответил левша, — никогда быть не может.

— Почему так?

— Потому, — отвечает, — что наша русская вера самая правильная, и как верили наши правотцы, так же точно должны верить и потомцы.

— Вы, — говорят англичане, — нашей веры не знаете: мы того же закона христианского и то же самое Евангелие сохраним.

— Евангелие, — отвечает левша, — действительно у всех одно, а только наши книги против ваших толще, и вера у нас полнее.

— Почему вы так это можете судить?

— У нас тому, — отвечает, — есть все очевидные доказательства.

— Какие?

— А такие, — говорит; — что у нас есть и боготворные иконы и гроботочивые главы и мощи, а у вас ничего, и даже, кроме одного воскресенья, никаких экстренных праздников нет (...).

L'idiotie passe essentiellement par des vecteurs linguistiques, car dans le *skaz*, la langue est une posture et fait événement ; la justification par le Gaucher de la supériorité de la foi orthodoxe se fonde ainsi sur une figure étymologique (православие = правильная вера) et sur des jeux de mots (праотцы/правотцы, толще = полнее). Leskov se révèle ici l'ancêtre des « palabreurs » du XX<sup>e</sup> siècle (Carlo Emilio Gadda ou Bohumil Hrabal) : il fait pratiquer à ses personnages et à ses narrateurs un bavardage d'idiot métaphorique, un babillage démystificateur et subversif qui s'en prend à la fois aux modèles occidentaux et à leurs contre-modèles russes. Je suis tout à fait consciente de ce que traiter d'idiot le symbole national russe peut avoir de provocateur, voire d'iconoclaste. Mais l'idiotie est la seule réponse possible à

<sup>16</sup> Nicolas Leskov, *Le Gaucher et autres récits*, Traduction, préface et notes de Catherine Géry, L'Âge d'Homme, Lausanne, p. 92. Dans le même ordre d'idées, lorsque les Anglais envisagent de marier le Gaucher à une jeune fille anglaise, celui-ci rétorque que « la manière dont leur vêtement pour ainsi dire se balance sur elles ne (lui) plaît pas, et qui plus est c'est bien impossible de démêler tout leur revêtement, et qu'elle en est la nécessité. Là, il y a quelque chose comme ci, et en dessous on épingle quelque chose comme ça, et elles portent des façons de chaussettes autour des bras. Dans leur pèlerine en velours de coton, elles ressemblent comme deux gouttes d'eau à des singes capucins ». *Idem*, p. 93.



l'excès de raison et de progrès proposé par cet Occident avec lequel il est impossible de rivaliser sur le plan technique et scientifique ; cet Occident dont la civilisation est si avancée qu'elle permet à des ouvriers de vivre comme des nantis :

Chez eux, l'ouvrier mange tous les jours à sa faim ; il n'est pas vêtu de haillons mais d'un gilet quotidien (...) ; il ne travaille pas sous les coups, il reçoit de l'instruction et comprend son affaire. Chacun a devant lui une fable de multiplication et sous la main une ardoise effarceuse : il peut vérifier et comprendre tout ce que fait le maître en regardant la fable, puis il écrit une chose sur l'ardoise, en effarce une autre, et fait son compte bien soigneusement (...). Et quand vient une fête, on se réunit par deux, on prend son bâtonnet (le parapluie des Anglais – C. G.), et l'on se promène avec noblesse et gravité, comme il convient.<sup>17</sup>

Ce court passage est, sur le mode de la sotie, une variante parodique des réflexions du très sérieux Khomiakov lors de son voyage en Angleterre, quand il écrit que « pour l'Anglais, le frac n'est pas un habit de fête, mais un habit de tous les jours, un habit populaire ». Et à propos des jours de fête : « Une foule dont les visages expriment une tranquille rêverie déambule sur les trottoirs. (...) Cette tranquillité se prolonge tout le jour. Tels sont les dimanches à Londres »<sup>18</sup>.

Forme contemporaine de la naïveté, un terme couramment employé pour qualifier la façon d'être au monde des conteurs de Leskov, l'idiotie n'est pas qu'un simple refuge face aux conventions ou l'instrument d'une distance ironique par rapport à son propre langage. Le « don d'idiotie », que Leskov a par ailleurs offert en partage à presque tous ses « justes », est ce qui permet de survivre à toutes les humiliations et de résister à toutes les tentatives de coercition, de normalisation ou d'instrumentalisation, que celles-ci soient sociales, politiques ou linguistiques (chez Dostoïevski, l'idiotie est le chemin qui conduit à l'exploit spirituel – *подвиг*<sup>19</sup>). Rappelons également que depuis le romantisme, le XIX<sup>e</sup> siècle a fait de la proximité entre « état de poésie » et « état d'idiotie » la propédeutique de la modernité<sup>20</sup>. Enfin, l'idiotie contribue à maintenir l'indétermination quant au sens qu'il convient de donner au *skaz* de Leskov.

Toute l'histoire de la littérature nous apprend que celui qui se trouve à la source de l'énonciation détient le pouvoir sur les autres. Le conteur est maître de l'histoire qu'il raconte,

<sup>17</sup> *Idem*, p. 94-95

<sup>18</sup> Aleksej Homjakov, *O starom i novom*, M., 1988, p. 171 et 174.

<sup>19</sup> Cf. aussi les monologues furieux du prince Myškin et son très haut sens moral.

<sup>20</sup> Voir à ce sujet les travaux de Virginie Deshoulières sur l'idiotie : *Le don d'idiotie entre éthique et secret depuis Dostoïevski*, L'Harmattan, Paris, 2003 et *Métamorphoses de l'idiot*, Klincksieck, Paris, 2005. L'idiot est un « homme-sans », le « lieu du monde hors du monde », l'instrument d'une salutaire distance dont le poète Keats voyait le modèle dans le théâtre de Shakespeare.

et ceci même lorsque c'est un idiot au sens shakespearien ou faulknerien du terme (« La vie est un récit conté par un idiot, pleine de bruit et de fureur et ne signifiant rien »<sup>21</sup>). Mais le problème dans *le Gaucher* est que cette source narrative est toujours douteuse. Nombreux sont les commentateurs de Leskov à l'avoir souligné : à la simple question de savoir qui parle, point de réponse franche. Car le double discours du *skaz* génère constamment du double sens : double discours non pas tant dans l'optique bahtinienne du *чужое слово*, mais double discours au sens de discours instable, marqué par l'ambivalence et l'inversion des valeurs et des significations ; double discours, comme constante mise en scène d'un double jeu.

Et quand c'est l'auteur qui enfile à son tour les habits de l'idiot, les pistes se brouillent sur les origines mêmes du récit : sommes-nous face à un conte populaire retranscrit par ses bons soins, comme l'affirme Leskov dans une loufoque introduction à son *skaz*, ou s'agit-il là d'une pure invention de l'écrivain, comme l'affirme toujours Leskov dans un démenti qu'il opposa par voie de presse à ceux qui l'accusaient de s'être borné à sténographier une vieille légende populaire ? Parmi ces deux possibilités, notre époque, ironique et distanciée, a bien sûr donné sa préférence à la deuxième. D'éminents chercheurs ont d'ailleurs consacré une bonne part de leur temps et de leur intelligence à démontrer l'absence de sources orales au *Gaucher*, ridiculisant au passage leurs collègues du XIX<sup>e</sup> siècle qui tous étaient tombés dans le piège fort habilement tendu de ce vrai faux conte populaire.<sup>22</sup> Particulièrement sensible à tous les phénomènes de la duplicité et du dédoublement, la critique contemporaine entend évidemment rendre hommage à un Leskov mystificateur, grand ordonnateur de savantes mises en scène et d'adroits subterfuges, dont le moindre n'est pas d'avoir réussi à faire durablement passer ses propres productions pour les émanations d'un « génie » populaire passablement suspect. Il n'est cependant pas sûr qu'en adoptant l'option du « tout fictionnel » et en substituant par la même occasion au génie populaire le génie de l'auteur, notre XXI<sup>e</sup> siècle fasse preuve d'une plus grande clairvoyance. En effet, *le Gaucher* appartient à ces textes dont la mécanique formelle et idéologique, comme celle de la puce d'acier anglaise, ne se laisse pas si facilement démonter sans qu'on prenne le risque de la mettre hors d'usage. Aussi la querelle sur les modèles reste-t-elle ouverte : tout au plus peut-on tenter d'y mettre un terme en envisageant le *skaz* de Leskov dans son ensemble comme une vaste parodie. La

<sup>21</sup> « Life is a tale told by an idiot, full of sound and fury, and signifying nothing » ; William Shakespeare, *Macbeth*, traduction de Pierre Jean Jouve, GF Flammarion, Paris, 1993, p. 270.

<sup>22</sup> Par exemple, Sergej Zybin, « Proišoždenie oružejnoj legendy o tul'skom levše », in *Oružejnyj sbornik*, 1, 1905 ; Viktor Šklovskij, « Ob odnoj cehovoj legende », in *Ogonek*, 19, 1947 ; E. Litvin, « Fol'klornye istočniki *Skaza o tul'skom kosom levše i o stal'noj blohe* N. S. Leskova », in *Russkij fol'klor*, M., 1956, t.1, p. 125-134 ; Vadim Ašurkov, « Istoričeskij proobraz tul'skogo levši », art. cit, p. 216-219. La seule source orale attestée est l'expression proverbiale suivante : « Ceux de Toula ont ferré une puce » (Англичане сталъную блоху сделали, а наши туляки ее подковали да им назад отослали).

notion de parodie est ce qui permet au *Gaucher* de s'affranchir des représentations conventionnelles de l'étranger fournies par les contempteurs de l'Occident comme par ses admirateurs, pour explorer l'entre-deux des systèmes culturels et linguistiques et les défaire. La parodie, c'est la réponse esthétique à l'idiotie d'un héros russe légendaire dont on ne saura jamais s'il a fait plier l'Occident où s'il en a été la dupe.